

## LE MARXISME : ORTHODOXIE ET HÉTÉRODOXIE Pour un bilan critique <sup>1</sup>

*Ich unterstelle natürlich Leser, die etwas Neues Lernen, also auch selbst denken wollen» (M. Marx, Das Kapital, MEW, t. 23, p. 12).*

Un siècle après la mort de Marx (1883), un siècle et demi après les œuvres fondatrices (1845 : *La situation de la classe laborieuse en Angleterre, La Sainte famille, L'Idéologie allemande*), à l'heure d'un bilan que sa « crise », ouvertement proclamée, rend encore plus nécessaire, le marxisme continue à poser d'innombrables problèmes, quant à sa nature, son objet, ses formes, son devenir et son efficence.

Et tout d'abord qu'est-ce que le marxisme, pour nous, aujourd'hui ?

1). Plusieurs voies d'approche s'offrent à l'observateur. La première, qui est la plus évidente, consiste à prendre la mesure d'un considérable et complexe ensemble de réalités. Celle, avant tout, d'un homme, Karl Marx, son éponyme, ou plutôt de deux, puisque Friedrich Engels, l'alter ego, en fut le co-fondateur. Du *Manifeste*, cette œuvre duelle, nous savons, depuis les travaux de Bert Andreas et de Jacques Grandjonc, qu'elle fut le produit d'un véritable travail collectif et l'ultime mouture d'un programme plusieurs fois remis en chantier. Des *Annales franco-allemandes* (1843) ou du « Comité de correspondance communiste » (1846) jusqu'à l'Association Internationale des Travailleurs (1864-1876), ce pluriel ne cessera de s'élargir, grâce aux compagnons de lutte, aux amis et aux adversaires, dont les rôles souvent s'échangeront, aux correspondants et aux collaborateurs. Il suffit de parcourir n'importe quel index de n'importe quel ouvrage de Marx ou d'Engels pour s'en donner une idée. On trouve là des ouvriers et des artisans : tailleurs, cordonniers, menuisiers, horlogers, peintres, imprimeurs, tanneurs... (c'est à un instituteur, fils de paysans pauvres, que Marx dédicace le *Capital*) ; mais aussi des savants : physiciens, naturalistes, chimistes, mathématiciens, géographes, biologistes... ; des journalistes et des écrivains, des artistes et des poètes, des philosophes et des économistes, des hommes de cabinet et des aventuriers... qui sont de toutes nationalités et parfois apatrides, comme Marx lui-même. A la mort d'Engels (1895), dans le cadre de la Seconde Internationale, dont il fut le guide et le porte-voix, ils ont déjà forgé au marxisme un destin polyglotte. Avec les continuateurs, héritiers fidèles ou « renégats », thaumaturges ou sycophantes, ils seront légions à se vouloir, comme les fondateurs eux-mêmes, « hommes de science et hommes de parti ». Illustres ou anonymes, individus, groupes ou masses, ils vont composer une œuvre multitudinaire et une géographie planétaire dont les figures, à l'aube de notre deuxième millénaire, ne sont pas encore arrêtées. Du papier, sans doute, par tonnes incomptables, des idées, des hypothèses, des programmes et des dogmes ; également des peuples et des nations, des organisations et des institutions, des politiques et des pouvoirs ; des histoires, pleines de bruits et de fureurs, de chimères, de peurs et d'enthousiasmes : le marxisme c'est cela, tout cela, un polyptier, une Babel, une Brocéliande. D'un mot, tout ce qui s'est réclamé de Marx et noué autour de son nom depuis 150 ans.

Comment penser un tel phénomène ? Le recours aux registres analogiques, et parfois métaphoriques, semble inévitable.

On connaît la réponse proposée par Sartre, dans *Question de méthode* (1957 ; apud *Critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard, 1960) : le marxisme comme

<sup>1</sup> Publié dans *Encyclopédie philosophique universelle*, tome I, *L'Univers philosophique*, Paris, P.U.F., 1989.

« moment » philosophique. « Si la philosophie doit être à la fois totalisation du savoir, méthode, Idée régulatrice, arme offensive et communauté de langage ; si cette 'vision du monde' est aussi un instrument qui travaille les sociétés vermoulues, si cette conception singulière d'un homme ou d'un groupe d'hommes devient la culture et, parfois, la nature de toute une classe, il est bien clair que les époques de création philosophique sont rares. Entre le XVIIème et le XXème siècle, j'en vois trois que je désignerai par des noms célèbres : il y a le 'moment' de Descartes et de Locke, celui de Kant et de Hegel, enfin, celui de Marx. Ces trois philosophies deviennent, chacune à leur tour, l'humus de toute pensée particulière et l'horizon de toute culture ; elles sont indépassables tant que le moment historique dont elles sont l'expression n'a pas été dépassé. » On conviendra toutefois que semblable définition de la philosophie paraît plus adéquate au « moment » de Marx qu'aux deux précédents et qu'elle doit plus aux *Thèses sur Feuerbach* qu'à aucun écrit antérieur.

Le parallèle avec la religion est tout aussi inévitable. En tête de son essai *// marxismo oggi : un bilancio aperto*, pour la *Storia del marxismo* (Torino, Einaudi, 1982, t. IV), Eric J. Hobsbawm remarque : « Les seuls penseurs individuellement identifiables qui ont occupé une position comparable sont les fondateurs des grandes religions du passé et, à l'exception peut-être de Mahomet, aucun n'a triomphé à une semblable échelle avec la même rapidité. De ce point de vue aucun penseur laïc ne peut être confronté à Marx. » On sait, d'autre part, sans pousser à la caricature qui voit dans Marx le dernier prophète d'Israël et dans le prolétariat le peuple élu, que les pratiques communistes ne sont pas sans rappeler celles des Eglises, avec leurs hiérarchies pyramidales, le culte du secret, les rituels inamovibles, l'intériorisation de ces valeurs sacrées que sont le dévouement, la fidélité, la confession ou l'auto-critique et le couple orthodoxies-hérésies. Le vieil Engels, rééditant, en 1895, *Les Luttes de classes en France* de Marx, ne craignit pas de rapprocher la social-démocratie allemande du « parti révolutionnaire » chrétien de l'ancien Empire romain. « Notre ciel (ou notre Dieu) à nous, proclamait Mao Ze Dong, rapportant 'Comment Yukong déplaça les montagnes', n'est autre que la masse du peuple chinois. »

Le vocabulaire militaire n'est pas moins suggestif. La conduite des luttes de classes, sous les références affichées à Clausewitz ou à Napoléon, le rend obligatoire : guerre, stratégie-tactique, avant-garde, détachement, camp, discipline, chefs, etc. Celui de la science n'a rien à lui envier, des « lois » de l'histoire et du développement économique aux « coupures épistémologiques », des emprunts sans cesse renouvelés à la mécanique, à la biologie, aux mathématiques, ou, plus récemment à la psychanalyse, sans oublier les analogies engelsiennes entre Marx et Lavoisier, entre Marx et Darwin.

Appréhender le marxisme comme phénomène culturel, modalité d'existence intellectuelle et empirique à la fois, n'est pas, non plus, illégitime. J'ai suggéré ailleurs le modèle de ...la musique de jazz ; de la naissance à la Nouvelle Orléans, à ces scandales, si parfaitement assimilés depuis, que furent Chicago, la West Coast, le bop ou le free ; des rues modestes d'une cité bâtarde, au Carnegie Hall, à Paris, à Calcutta ou à Moscou ; des petites formations aux orchestres symphoniques ; des standards de Broadway à la réécriture de J. S. Bach ; de la libre improvisation aux rigueurs des conservatoires...(cf. *Le marxisme-Léninisme*, Introd.). Subsumera-t-on cette pléthore sémantique sous le commode vocable d'idéologie ? Ce serait faire bon marché des difficultés propres à l'usage de ce terme, prises qu'elles sont, au demeurant, toutes, dans les connotations véhiculées par la pensée marxienne et marxiste.

Pour en rester à la terminologie, force est bien de constater que le mot de *marxisme* lui-même ne nous en apprendra pas davantage. Il est au contraire symptomatique des incertitudes que nous venons de relever. Les substantifs « marxien », dès les années 50, puis « marxide » et « marxiste » sont d'un emploi polémique et souvent péjoratif. Selon les conjonctures, ils sont opposés à ceux de « lassalien », de « possibiliste » ou de « bakouniniste ». Marx manifeste, à plusieurs reprises, ses réserves à l'égard de ces utilisations de son nom. Il aurait dit à Lafargue : « Ce qu'il y a de certain, c'est que moi, je ne suis pas marxiste » ; il avait renvoyé dos à dos les deux « espèces » des marxistes » et des « anti-marxistes ». Il aurait, ajoutera Lénine, pu faire sien le mot de H. Heine : « j'ai semé des dragons, mais je n'ai récolté que des puces ». C'est Engels qui, dans une note de son *Ludwig Feuerbach*, entérina le mot sous son acception positive. Depuis, les efforts pour lui trouver des équivalents moins personnalisés n'ont pas manqué. « Science » ou « conception matérialiste de l'histoire », « socialisme scientifique » ont le mérite d'être attestés dans l'œuvre. Des expressions telles que « matérialisme historique », « matérialisme dialectique », « philosophie scientifique » ou « philosophies de la praxis » tentent sinon d'exhiber un objet indiscutable, du moins de désigner tel aspect de sa nouveauté, en laissant travailler l'un sur l'autre, dans chaque couple, les termes traditionnellement contradictoires qui le constituent. Histoire et dialectique, idéalistes jusqu'à Marx, s'associent à matérialisme. Double rupture avec Feuerbach et Hegel ; scientifique accolé à philosophie ne serait que d'un « baroque risible », comme disait A. Labriola, ou une *contradictio in adjecto* si ne cherchait à s'y faire admettre la réalisation par Marx du rêve kantien de la « voie sûre d'une science » ; ou husserlien de « la philosophie comme science rigoureuse » ; philosophie/praxis est de même nature, en ce qu'elle veut prendre au pied de la lettre la XI<sup>e</sup> Thèse, conjonction d'une herméneutique et d'un procès révolutionnaire. « Critique de l'économie politique » a pour elle sa constante réitération dans les œuvres de la maturité de Marx, mais elle laisse en blanc le lieu d'où elle émane. « Communisme critique », proposé par Labriola, afin d'assurer le clivage d'avec les démarches antérieures de l'utopie, de la philosophie et de l'idéologie, ne manque pas de séduction, mais n'aura pas de postérité. De fait, aucun de ces synonymes ne parviendra à durablement s'imposer. Ils renverront les uns aux autres, selon de variables essais de synthèses, les « cinq parties » du matérialisme dialectique et historique du *Petit dictionnaire philosophique* de Loudine et Rosenthal ou les « treize disciples » du marxisme léninisme de J. Roux, entre autres exemples, laissant chaque fois un manque ou un excédent et, en tout cas, une insatisfaction. *Marxisme* prévaudra donc par commodité, sinon par défaut. Ce qui ne sera, au fond, et la précision n'est pas inutile, qu'une manière de respecter le silence de l'éponyme lui-même, Marx, qui n'a pas voulu, ou pas pu nommer ce qu'il avait fait.

Le pluriel, « marxismes », qui s'est répandu ces dernières années, n'offre pas de meilleure issue. Sa valeur, quand elle ne sert pas de luttes idéologiques, n'est guère plus que descriptive. Elle se borne au constat qu'il est plusieurs demeures dans la maison du Père. Et, outre le fait qu'elle entérine et multiplie les régressions vers les substantifs personnalisés – kautskysme, léninisme, trotskisme, stalinisme, gramscisme, maoïsme, et bien d'autres, elle laisse intactes les deux questions du rapport de ces –ismes au marxisme de Marx ainsi que des conditions et des effets de leur avènement.

Nous nous trouvons conduits, de la sorte, à un premier bilan actuel : en large part, la philosophie subvertie par Marx reste à définir, la science qu'il a inaugurée à

produire et la révolution communiste à penser, sinon à faire. A moins que tels ne soient pas les objets de Marx ?

2) On empruntera, dès lors, une autre voie, celle du (re)commencement, autrement dit de l'œuvre. Il ne s'agira pas, pour autant, d'en fournir la fiche technique (on se reportera sur ce point à la *Bibliographie* de M. Rubel), mais de procéder aux quelques remarques qui paraissent indispensables pour apprécier le projet marxien (et engelsien) et peut-être l'objet, précisément, de ce que désormais nous appellerons, de façon aussi prudente que neutre, la *théorie*.

La singularité du destin de l'œuvre de Marx est peu commune.

Marx a relativement peu publié de son vivant. Après sa thèse de doctorat, à 24 ans, il donne quelques articles à la *Rheinische Zeitung*, dont il est le rédacteur, mais le journal est bien vite interdit par la censure prussienne. En 1844, les *Annales franco-allemandes*, dans leur unique numéro, reproduisent ses deux études, *Sur la question juive* et *Introduction à la critique de la philosophie du droit de Hegel*. En 1847, paraît *Misère de la philosophie*, réfutation de Proudhon. De 1848 à 1863, au milieu de quelques centaines d'articles, pour l'essentiel de circonstance, émergent *Travail salarié et capital* (1849), *Les luttes de classes en France* (1850), *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* (1852), la *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859), *Herr Vogt* (1860). Pour l'Association Internationale des Travailleurs sont rédigés l'*Adresse inaugurale* et les *Statuts* (1864), le *Programme pour le premier congrès* (1866), ainsi que l'ouvrage *La guerre civile en France* (1871) qui dresse l'analyse de la Commune de Paris. Le Livre I du *Capital* a paru en 1867. Il sera suivi de la mise au point de diverses Préfaces, à la seconde édition du *Manifeste* (1872), à la seconde édition allemande du *Capital* (1873), de l'établissement de la traduction de l'édition française du même ouvrage (1875), de l'*Introduction théorique du programme du parti ouvrier français* (1880) et enfin de la Préface à la seconde édition russe du *Manifeste* (1882).

En collaboration, avec Engels essentiellement, Marx a publié la *Sainte famille* (1844), la *Circulaire contre Kriege* (1845), le *Manifeste du parti communiste* (1848) et un chapitre de l'*Anti-Dühring* (1877). A quoi il convient d'ajouter une ample *Correspondance* (13 vol. dans MEW, 15 dans l'éd. fr. en cours de parution), dont bien peu de lettres furent rendues publiques. C'est dire que nombre de textes de Marx ne furent connus qu'après sa disparition, parfois longtemps après. Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, le Livre II du *Capital* est publié en 1885, le Livre III en 1894, au prix d'un travail acharné de F. Engels ; les *Théories de la plus value*, trois volumes formant le Livre IV du *Capital*, rédigés entre 1861 et 1863, sont de 1905 à 1906, dues aux soins de K. Kautsky ; l'*Idéologie allemande* de 1846 dut attendre 1932, les *Grundrisse*, de 1857-1858, 1939-1941. Ajoutons que des inédits continuent à voir le jour, que les *Manuscrits mathématiques* viennent seulement d'être publiés en français (A. Alcouffe, Paris, Economica, 1985) et qu'enfin l'œuvre complète, la nouvelle *Marx-Engels Gesamtausgabe*, environ 100 vol., ne sera achevée que vers l'an 2000. D'où découlent quelques caractères remarquables. L'œuvre est *inachevée*. Marx n'a pas tenu le plan qu'il s'était fixé pour le capital, à la fin de son Introduction des *Grundrisse* et dans ses lettres à Engels (*Lettres sur le Capital*, Paris, ES, 1964). Le dernier chapitre de l'ouvrage (L.II) consacré au « Classes » ne contient qu'une page. Il n'a pas non plus rédigé le traité de « Dialectique » qu'il annonçait à J. Dietzgen (L. du 9 mai 1868). L'œuvre a été constamment remaniée. Le travail de critique de l'économie politique demeure un chantier où se perdraient plusieurs bons nageurs de Delos, comme disait Socrate d'Héraclite. De la

*Contribution*, jamais terminée, aux énormes *Grundrisse* (2 vol., Paris, ES, 1980) dont le *Capital* ne semble pas avoir eu l'usage, aux *Manuscrits* de 1861-1863 (même ed., 1979), quant à eux bien intégrés, et au *Chapitre inédit du Capital* (VI du liv. I ; Paris, UGE, 1971), supprimé par Marx, pour ne rien dire des *Cahiers* 16 à 23, en cours de publication dans la nouvelle MEGA, ni du fait que les livres II à IV n'ont pas été élaborés par Marx, on mesure les difficultés qui attendent les reconstitutions critiques et qui, peut-être, les défient (en français, cf. J. Bidet, *Que faire du Capital ?*, Paris, Klencksieck, 1985). L'œuvre a donc été, à plusieurs reprises, rectifiée. Tantôt se fut, comme on vient de la voir, dans le secret du laboratoire ; tantôt de façon explicite, notamment au fil des Préfaces successives de Marx ou d'Engels, aux rééditions de certaines de leurs œuvres (voir, par exemple, *Les luttes de classe en France*, le *Manifeste*, ou les jugements sur la commune) ; tantôt, de façon moins nette, comme on peut en juger par telle allusion de la correspondance ou telle reprise d'analyse, d'un texte à un autre.

Si l'on tient compte enfin de ce que l'œuvre nous est parvenue dans le désordre et que tout s'est passé comme si, contrairement à l'actuelle formule du *kit*, le fournisseur ne nous avait pas fourni le mode d'emploi pour monter des pièces mélangées, on ne pourra pas éviter de poser la question de la lecture de Marx. On serait même tenté de dire qu'il n'a jamais été réellement lu, qu'il faudra, pour ce faire, attendre de disposer de l'ensemble du corpus. Contentons-nous cependant du constat que l'éclatement chronologique d'une telle œuvre, lui-même indissociable des conjonctures historiques où surgissait telle ou telle de ses parties, n'a pas manqué de susciter le plus grand nombre de lectures et que ce sont précisément ces lectures qui ont, chaque fois, constitué le marxisme en œuvre, c'est-à-dire en langage pouvant prétendre à quelque universalité ou à quelque exemplarité. En ce sens, la thèse récente des marxismes n'est pas dépourvue de lettres de noblesse et de fondement. Quelles lectures ?

En premier lieu, celles non suspectes, qui ont consisté à faire avec ce qu'elles avaient. En juin 1848, le *Manifeste*, traduit en français peu de temps auparavant, est inconnu. L'AIT a quatre ans déjà, quand elle décide, à son congrès de Bruxelles, de lire le *Capital*, fraîchement paru. Lénine qui était un excellent connaisseur de l'œuvre (cf. sa note bibliographique en appendice à son *K. Marx*, apud *Œuvre*, t. 21) ignorait les *Grundrisse* et, pour son analyse de la Russie de l'époque (*Le développement du capitalisme en Russie*, 1896-1899) privilégiait l'étude du liv. III du *Capital* ; il se jetait avec avidité sur tout ce qui paraissait, de son vivant, de Marx et d'Engels : Lettres à Lassalle, à Kugelmann, à Sorge, *Théories sur la plus-value*, etc. A. Labriola demande à Engels de lui communiquer le manuscrit de *l'idéologie allemande* (L. du 21 février 1891 ; apud *Marx e Engels, Corrispondenza con Italiani*, a cura de G. Del Bo, Milano, Feltrinelli, 1964) et obtient de lui la *Sainte famille* qu'il avait « cherchée en vain » (L. du 20 déc. 1893 ; *ibid.*). A. Gramsci ne savait rien des *Manuscrits de 1844*, que Sartre loua comme du Heidegger, au temps où il rédigeait *L'Être et le néant*... Engels n'était pas parvenu, avant sa mort, à réaliser son projet de « remettre (?) sous les yeux du public, en *une édition complète*, les opuscules de Marx et les [siens], *non pas* en livraisons, mais sous la forme de volumes complets » (cit. par Rubel, *ouvr. cit.*). La propre fille de Marx, Eleanor, avait attribué à son père les articles de la *New York Tribune*, dus en réalité à Engels. On a appris récemment que le *Luther als Schiedsrichter zwischen Strauss und Feuerbach*, qui contient la fameuse formule sur le « fleuve de feu » (*Feuerbach*) n'était pas de Marx, (MEW, t. 1), mais de Feuerbach lui-même... Rappellera-t-on quelle révolution théorique provoqua, il y a quelques décennies, la découverte des deux grandes œuvres de

jeunesse de Marx, les *Manuscrits de 44* et l'*Idéologie allemande* (1932), dont le texte pose encore des problèmes, et comme le marxisme s'y dut repenser, chez ses propres tenants (cf. *Sur le jeune Marx*, Rech. internat., n° 19, V-VI, 1960) ?

D'autres lectures furent moins innocentes. Les critiques adressées par Marx au premier programme du parti furent dissimulées (« gardées dans le vinaigre ») par les chefs de la social-démocratie allemande, durant de longues années et ne furent révélées par Engels qu'en 1891, au congrès d'Erfurt. Riazanov a raconté les difficultés qu'il rencontra pour publier l'*Idéologie allemande*. Lénine lui-même, dans la minutieuse recension des textes de Marx et d'Engels, à laquelle il se livre pour l'*Etat et la révolution*, « oublie » de citer les écrits concernant la possibilité de « passages pacifiques » au socialisme... Accidents ? Exceptions ? Nullement. Une sorte d'habitude se contractera, au contraire, de traiter Marx comme un mort disponible. Et chacun, avec des intentions diverses, d'exhiber le « vrai » Marx, mais l'exégèse ressemble ici au métro : à quelle station convient-il de descendre : en 42, en 43, en 46, en 48, en 57, en 59... ? A *Manifeste*, à *Capital* : à Livre I, à Livre III ?

L'œuvre est alors offerte aux manipulations, qui, la divisant et la dressant contre elle-même, lui interdisent d'être ce qu'elle est, *une œuvre*. Souvent la conjoncture en décide et privilégie telle partie ou tel aspect. Les recueils de « célèbres citations », ou les groupements thématiques (sur la religion, la guerre, la révolution, la paysannerie, etc.), qui puisent dans le fouillis, ou les interprétations qui l'ordonnent, sans toujours produire leurs preuves, ne seraient qu'un moindre mal, car ils ne sont pas dénués de valeur pédagogique. Il faut bien à un moment ou à un autre disposer d'« un fil conducteur », comme disait Marx lui-même. Aller jusqu'à des montages artificiels relève d'un tout autre esprit. Le cas le plus symptomatique est celui de la *Dialectique de la nature*, grâce à quoi Staline, assure la première édition soviétique, « a fait un exposé inégalé des bases philosophiques du marxisme et les a fait progresser » (sic). Or, le livre a été littéralement fabriqué dans l'officine d'Adoratski, successeur peu scrupuleux de Riazanov, pour la publication du corpus, par le collage de notes d'Engels, séparées parfois les unes des autres par vingt ans dans la même page. Il y a quelques années à peine, des chercheurs de l'Institut d'Amsterdam, en se livrant à un minutieux épiluchage des *Manuscrits de 44*, n'ont pas craint de conclure que ce livre, si fameux, en tant que tel, n'existait pas (cf. J. Rojahn, « Der Fall der sog. Okonomisch-philosophischen Manuskripte aus dem Jahre, 1844 », apud *International review of social history*, vol. XXVIII, 1983)...

L'histoire de ces lectures reste, en large part, à faire, y compris celle de ces textes qui n'existent pas – elle n'est pas la moins épaisse. Ajoutons, car nous ne sommes pas au bout de nos peines quant à l'œuvre de Marx, qu'il est, ou plutôt serait, indispensable également de prendre en considération une nouvelle série de problèmes, attendant non pas seulement à sa propre diffusion originale dont on a ci-dessus dit un mot, mais à sa propagation dans les différents contextes linguistiques et nationaux. Est-il indifférent, à cet égard, de savoir comment fut connu le *Capital* en Egypte ou en Grèce ? Comment le *Manifeste* pénétra en Turquie ou en Colombie ? Comment fut traduit « socialisme » en Arabe, et quand et par qui, ou adaptée la dialectique en Chine ? N'est-on pas en droit de penser que cette énorme tâche, à peine engagée (cf. *1883-1983 : l'œuvre de Marx, un siècle après*, Paris, PUF, 1985), ne se réduira pas à l'enrichissement de l'anthologie internationale des contresens de traduction(s), des lacunes chronologiques et des bévues théoriciennes, mais qu'elle contribuera sérieusement à l'exposition d'une multitude d'histoires, où notre temps demeure pris ?

Car, le marxisme c'est aussi tout cela.

3) Le pourquoi d'une telle situation, je veux dire cette œuvre méconnue, mal éditée, inachevée, remaniée par son auteur lui-même, livrée dans le désordre, reconstruite et déconstruite, manipulée et transposée, peut désormais être envisagée. Il ne se trouve nulle part ailleurs que dans l'œuvre elle-même. Si nous laissons de côté ces données empiriques que sont les habitudes de travail de Marx, sans doute brouillonnes, la dispersion des manuscrits et les dissensions entre les exécuteurs testamentaires successifs, deux caractères apparaissent comme déterminants.

L'œuvre est de part en part *conjoncturelle*.

Donnons-nous un exemple. Les *Luttes de classes en France* de Marx sont un ouvrage « monté », sous ce titre, par Engels, en mars 1895 quelques mois avant sa mort. Il est composé de quatre études. Les trois premières, rédigées par Marx, avaient été publiées dans les fascicules de janvier, février et mars 1850 de la *Nouvelle Gazette rhénane*. La quatrième parue dans le dernier cahier double de la même revue, à l'automne de la même année, est due à la collaboration des deux hommes. Aux dires d'Engels, il ne s'agit pas seulement de l'approfondissement de l'analyse, à partir des informations recueillies par Marx à Londres, mais d'une rectification qui renonce à « l'espoir d'un nouvel essor prochain de l'énergie révolutionnaire » et met en relation de dépendance crise et révolution. La conjoncture des *Luttes de classes* est donc double, d'une part, la période comprise entre février 1848 et l'abolition du suffrage universel en 1850, qui fournit le matériau pour un essai d'histoire immédiate, d'autre part, la réinscription, sous forme de brochure, dans les années 90, moment des remarquables succès électoraux de la social-démocratie allemande. L'intention d'Engels est elle-même double : offrir un modèle « inégalé » de mise en œuvre du matérialisme historique et enregistrer, de façon autocritique, la modification survenue, au terme de près d'un demi-siècle, dans la stratégie de la classe ouvrière, puisque l'action légale se serait révélée considérablement plus efficace que l'action illégale (« le temps des coups de main 'minoritaires' est passé »). Il s'en explique dans une longue Introduction non dénuée comme le notera Riazanov (*Marx et Engels*, Paris, Anthropos, s.d., P. 221), de complaisance envers les thèses des chefs du parti allemand, déjà ralliés au « révisionnisme ». Il s'insurge à la lecture de la version tronquée, publiée à son insu par *Vorwärts* : « J'y apparais comme un paisible adorateur de la légalité à tout prix », écrit-il à Kautsky (1<sup>er</sup> avr. 1895), et à Lafargue : « Liebknecht vient de me jouer un joli tour. Il a pris de mon introduction aux articles de Marx sur la France de 1848-1850 tout ce qui a pu lui servir pour soutenir la tactique à tout prix paisible et anti-violente qu'il lui plaît de prêcher depuis quelques temps (...). Mais cette tactique, je ne la prêche que pour l'Allemagne d'aujourd'hui et encore sous bonne réserve. Pour la France, la Belgique, l'Italie, l'Autriche, cette tactique ne saurait être suivie dans son ensemble, et, pour l'Allemagne, elle pourra devenir inapplicable demain » (L. du 3 avr. 1895). En vain. Ni la *Neue Zeit*, ni l'édition de 1895 des *Luttes de classes*, ne reproduiront l'intégralité du texte engelsien. La version officielle passera même pour le testament politique de l'auteur.

Les deux conjonctures, qu'Engels n'a pas rapprochées sans arrière-pensée, visent à opérer un complexe, pour ne pas dire contradictoire, effet de lecture. Cet effet, l'examen dû à Marx et ses correctifs, ne saurait se réduire au circonstanciel où il se découpe. Il relève du travail théorique directement aux prises avec la pâte de l'histoire, laquelle n'est nullement son accident, ni son illustration, mais son lieu d'exercice et de vérification. Il s'agit de « suivre la lutte de classes dans l'histoire de

chaque jour...la matière existante et renouvelée quotidiennement » (*Travail salarié et capital*, initio). Telle est la conjoncture, le « moment actuel », ou « l'analyse concrète de la situation concrète », comme dira Lénine, le lieu de croisement de l'événementiel et des concepts qui en risquent l'exposition jusqu'à ses conséquences pratiques. C'est pourquoi les *Luttes de classes* ne sont quittes avec aucun des usages que l'on peut en faire – historiques, stricto sensu ; tactiques, les plus nombreux, le mouvement ouvrier les ayant instrumentalisés pour justifier tantôt la voie révolutionnaire violente, tantôt la voie pacifique et même parlementaire ; théoriques enfin, en ce que l'ouvrage fourmille de développements, introuvables ailleurs, concernant le rapport des forces, les classes, la prise du pouvoir, les idéologies ou le rôle de la « dernière instance », appréhendés comme protocoles d'analyse et actes conceptuels. Les *Luttes de classes* n'ont rien d'exceptionnel. Elles permettent, au contraire, de saisir l'œuvre dans son fonctionnement. Il n'est pas de titre de Marx, ni d'Engels qui lui échappe. Les textes qualifiés d'historiques (*La Guerre des paysans*, le *18 Brumaire*, la *Guerre civile en France*, etc.), ou de politiques (*Herr Vogt*, *Gloses marginales* aux programmes de Gotha et d'Erfurt, la *Question du logement* etc.), ou les interventions d'allure encore plus circonstancielle, articles de presses, correspondance, ou les carnets et brouillons, sont, tous, producteurs de théorie. Les écrits de critique de l'économie politique, dont le *Capital* lui-même, considérés comme éminemment « théoriques », sont, tous, d'inscription historique. Non pas seulement par la place qu'ils accordent à l'histoire des doctrines de leur époque, et, plus encore, à celle des événements (voir, dans le *Capital*, l'accumulation primitive, la journée de travail, la législation de fabrique ou la rente), mais par la nature de leur démarche, ce « point de vue du prolétariat », à partir duquel est rédigé le *Capital* (Préf. A la 2<sup>e</sup> éd. all.), les socialistes et les communistes étant « les théoriciens de la classe prolétarienne », au même titre que les économistes sont « les représentants scientifiques de la classe bourgeoise » (*Misère de la philosophie*, II, 1, 7<sup>e</sup> observation, *in fine*), et par leur objet, la société « moderne », « bourgeoise » ou « capitaliste », une structure soit mais datée, temporelle, autrement dit une conjoncture de longue durée, au sein de laquelle Marx a pris le risque de penser les « moments actuels » dont il était le protagoniste ou le témoin.

Sur le second caractère, nous pouvons être plus bref. L'œuvre est entièrement *critique*. Critique est son vocable de référence, le signe sous lequel elle est délibérément placée. Qui déclare sans fraude ses objets de valeur, depuis l'*esquisse d'une critique de l'économie politique* (1843-1844) d'Engels, sous intitulé, comme les *Grundrisse* ou la *Contribution*, « critique de l'économie politique », et à l'*Anti-Dürhing*. Le lecteur le plus cursif du *Manifeste* perçoit immédiatement quels objets concrets visent cette entreprise. Ils ont nom « famille », « patrie », « mariage », mais aussi « droit », « philosophie » ou « religion », car Marx n'a laissé en repos aucune des valeurs apparemment les mieux acquises, ni aucune des divisions les plus traditionnelles du savoir, d'où la résistance du marxisme à se réduire à l'une d'entre elles, qui fait l'enjeu de son innommé ; d'où, également, les fortes tentations postérieures d'avancer de nouvelles définitions ou conceptions : une *autre* famille, un *autre* droit, un mariage *non bourgeois*, une patrie *soviétique*, une morale ou une esthétique *marxistes*, vis-à-vis desquels l'histoire nous a rendus méfiants. Les subversions les plus affichées ne dissimulent-elles pas les reconductions les moins attendues et, ça et là, la nostalgie des reconstitutions (qu'est-ce que l'Etat ou le réalisme socialistes ?) ?



Le lieu, comme on dit aujourd'hui, d'où parle cette critique est parfaitement assuré. Il ne relève ni de la décision arbitraire, ni d'une logique spéculative. Il est la réalité du communisme, son effectuation déjà engagée au sein des rapports modernes de production, critique donc que le capitalisme s'adresse à lui-même du fait de sa propre existence historique. « Le communisme n'est pour nous ni un *état* qui doit être créé, ni un *idéal* sur lequel la réalité devra se régler. Nous appelons communisme le mouvement *réel* qui abolit l'état naturel ». Moses Hess, collaborateur de l'*Idéologie allemande*, où le marxisme s'instaure de ce constat, avait déjà vu que « *socialisme* signifie le mouvement même qui habite les entrailles de la société capitaliste et qui porte à son objective abolition universelle » (cf. G. Bensussan, *M. Hess, la philosophie, le socialisme*, Paris, 1985). Antonio Labriola évoquera « l'auto-critique qui est dans les choses », « les larmes des choses », cette « prose » (« Siamo alla prosa »), qui rompt définitivement avec les utopies, et fait du marxisme cet *autre*, étranger aux dénominations, et de la critique l'objet de la révolution. « En un mot, les communistes appuient en tous pays tout mouvement révolutionnaire contre l'ordre social et politique existant. » Le *Manifeste* entérinait, de la sorte, jusque dans sa terminologie, la déclaration d'intention qui inaugurait la carrière de Marx : « Si construire l'avenir et dresser des plans définitifs pour l'éternité n'est pas notre affaire, ce que nous avons à réaliser dans le présent n'en est que plus évident ; je veux dire la critique radicale de tout l'ordre existant, radicale en ce sens qu'elle n'a pas peur de ses propres résultats, pas plus que des conflits avec les puissances établies (...). Nous ne nous présentons pas au monde en doctrinaires avec un principe nouveau : voici la vérité, à genoux devant elle ! Nous apportons au monde les principes que le monde a lui-même développés dans son sein » (L. à A. Ruge, sept. 1843). La suite n'en dérogera pas.

Conjoncturelle, critique, cette œuvre – cet ouvrage, cette opération, Marx et Engels l'ont voulue ainsi. Engagés délibérément qu'ils étaient dans « les luttes réelles » de leur temps, prenant pour « point d'appui de [leur] critique la critique de la politique, la prise de position en politique » (*ibid.*), ils n'y ont vu qu'une « aide » au mouvement ouvrier, comme le rappellera Engels plus tard (*Socialisme de juriste*), mais une aide sans concessions à l'égard des organisations (L. de Marx à F. Freiligrath, 29 fév. 1860) et de leurs programmes (cf. les *Gloses* ou la *Question paysanne*). Dans ces rets, faire de l'histoire afin de faire de l'histoire, ne pouvait aller sans sanction, celle-là même de contemporanéités, à la recherche de leur légitimation.

4) Surgit alors la question de fond, qui somme l'histoire du marxisme, dès son orée, en tant que devenir réel et en tant que discours sur ce devenir : comment une telle œuvre, à ce point hétéro-doxe, iconoclaste, critique, productrice de crise et révolutionnaire, a-t-elle pu donner lieu à une (ou des) orthodoxie(s), à la fétichisation, à la dogmatique, et au conservatisme ? Comment cette question en vint-elle à se poser si vite puisqu'elle hanta Engels jusqu'à sa mort ? « Pas trop d'orthodoxie ! », recommandait-il, dans sa dernière lettre à Plekhanov (26 fév. 1895). La réponse tient en deux mots, c'est la rançon du succès. Dès les années 70 le marxisme l'a emporté dans le mouvement ouvrier sur ses concurrents les plus directs, le socialisme dit utopique, le mutualisme proudhonien, l'anarchisme bakouniniste. Il a fait admettre la nécessité d'organisations nationales du prolétariat et d'une centralisation internationale pour mettre fin au capitalisme. Il est devenu hégémonique et va, en une décennie, rallier à ses thèses les meilleures têtes de la France à la Russie. Ce qui ne signifie nullement qu'un terme ait été mis aux affrontements idéologiques,

notamment avec l'anarchisme, mais à coup sûr, que le marxisme a réussi sa rencontre avec le « mouvement réel » dont il se disait issu. Ce succès est cependant suspect. La théorie est mal assimilée de la part même de ceux qui s'en réclament et s'emploient à la diffuser. On a déjà vu Marx s'irriter de l'usage fait de son nom. Il écrit encore à Engels, à propos de ses gendres : « Longuet, ce dernier proudhonien et Lafargue dernier bakouniniste ! Que le diable les emporte ! » (11 nov. 1882). Engels consacrera les ultimes interventions de sa correspondance à rectifier la bévée majeure qui deviendra dominante dans la Seconde Internationale de la réduction du marxisme à l'économisme. (L. à Bloch, Schmidt, Borgius, Mehring ; apud KM/FE, *Etudes philosophiques* ». Il ne s'élève pas seulement contre aplatissement des formes idéologiques sur la détermination de « dernière instance », mais également contre l'incompréhension du matérialisme, contre la sous estimation des analyses historiques et contre l'absence de dialectique. Il convient que Marx et lui-même portent une part de responsabilité en particulier pour ce qui est du « côté économique ». Mais là n'est pas l'essentiel. Lacunes et méprises invitent à se tourner vers la théorie elle-même. Les éclaircissements fournis par Engels et les difficultés qu'il rencontre rendent manifeste son inachèvement. S'agissant de l'idéologie, en l'occurrence véritable point névralgique, Engels se montre passablement démuné. Insistant, comme il le fait, sur « l'action en retour » ou les « médiations », il ne restitue pas une doctrine qui serait ignorée, il s'avance sur un terrain insuffisamment défriché. C'est pourquoi il suggère la lecture du « vieux G. von Gülich », en matière d'histoire économique et renvoie à tel développement du *18 Brumaire* ou de l'*Anti-Düring* (L. à Borgius, 25 janv. 1894). Les *Gloses marginales* aux Programmes de Gotha et d'Erfurt appelleraient une remarque analogue. Des rédacteurs aussi avertis que Bernstein et Kautsky pouvaient-ils laisser passer, sans ciller, des bourdes monumentales, telles l'assimilation de la paysannerie à une « masse réactionnaire » ou la finalité révolutionnaire de « l'Etat populaire libre » ? Il est symptomatique que Marx, pour fustiger ces thèses, ait été amené à exposer des considérations sur la transition au communisme, l'Etat, La commune ou le droit, que l'on chercherait en vain dans son œuvre antérieure ; d'où la référence quasi-obsessionnelle aux *gloses* de la part des successeurs, chaque fois que vint au premier plan le besoin de penser dans sa nouveauté le pouvoir prolétarien. L'*Etat et la révolution* est la parfaite illustration du parcours et de la sollicitation de textes fragmentaires, en quête d'une « théorie de l'Etat » marxiste... à constituer. En l'absence de l'*Idéologie allemande* et des *Grundrisse*, la page, pour cela célébrissime, de la Préface de la *Contribution* n'a-t-elle pas été retravaillée des dizaines de fois comme l'unique lieu où se trouvait consigné le rapport base-superstructures ? Ce caractère de l'œuvre n'avait pas échappé aux premiers bons disciples : Labriola, si attentif à l'historicité et à l'efficace des idéologies (« le terrain artificiel »), que l'on a pu considérer comme un cofondateur de la théorie ; ou Plekhanov, dont les préoccupations, au même moment, furent semblables, qui inventa le « matérialisme dialectique ».

La suite fera encore mieux apparaître l'importance de ces points aveugles et comme ils étaient peu décidables : la philosophie, donnée par Kautsky, dans la *Neue Zeit*, comme indéterminée dans la théorie et, par Lénine, comme « un seul bloc d'airain » ; la « crise finale », placée, pour certains, au cœur du *Capital* et, pour d'autres, tout à fait introuvable ; la dictature du prolétariat, sur le statut de laquelle on surprend un Lénine, pourtant son meilleur doctrinaire, à deux doigts de se méprendre (cf. *Le Cahier bleu*, Introd. de G. L., Bruxelles, 1977), tandis que, plus près de nous d'aucuns la traitent comme un épiphénomène ; etc.

De surcroît, l'entraînement du succès, en stricte conformité avec sa nature, le soumet, dans le même temps, de façon inexorable, aux contraintes conjoncturelles desquelles il est d'autant moins possible de se soustraire qu'on les avait ardemment appelées. Sommé de prendre une place éminente dans les luttes de classes, force est bien au marxisme de répondre à ces exigences pratiques que sont la constitution de partis, la confection de programmes, la mise en forme d'une doctrine à prétention universelle. Les clartés, ou les clarifications, théoriques et leurs compléments logiques, devront attendre, face à cette urgence. Et nous avons vu que les réserves et les mises en garde de Marx et d'Engels, de leur vivant même, furent de peu de poids. Le marxisme est né de cette situation. Jugera-ton l'un prématuré et l'autre contradictoire ? Ce serait faire peu de cas de leur inscription commune et délibérée dans le procès historique, quant à lui, par excellence, inachevé et contradictoire. Lénine s'en tient au plus près quand il écrit, lisant Engels : « La pratique est supérieure à la connaissance théorique, car elle a la dignité non seulement de l'universel, mais aussi du réel immédiat » (*Résumé de la « science de la logique »*), de H., t. 38, p. 203), ou, citant Goethe : « Grise est la théorie mon ami, mais toujours vert l'arbre éternel de la vie » (*Lettres sur la tactique*, t. 24, p. 35).

La première orthodoxie, élaborée par la social-démocratie allemande et, sous son influence, imposée à l'Internationale, n'est pas néanmoins arbitraire. Elle possède ses lettres de noblesse avec l'*Anti-Dühring*, rédigé par Engels, sous la caution de Marx, qui en avait écrit un chapitre. L'histoire de ce livre est édifiante. Il « n'est nullement le fruit de quelque 'impulsion intérieure' », comme en avertit Engels, dès sa première ligne. Il a, au contraire, été élaboré sous la pression des circonstances pour établir un contre-feu à l'entreprise de systématisation du socialisme que Dühring proposait au jeune parti allemand, à la fin des années 70. Il n'est donc pas étonnant que sa démarche soit l'exact homologue de celle de son adversaire, soit la première exposition, en forme de système, des thèses marxo-engelsiennes, un corpus, une *Weltanschauung* exhaustive – « Histoire » (Introd.), « Philosophie » (I<sup>re</sup> partie), « Economie politique » (II<sup>e</sup>), « Socialisme » (III<sup>e</sup>). Ses auteurs y prenaient le risque d'offrir de l'aventure de leur pensée une œuvre remuante, éclatée, ouverte et problématique, une représentation construite, arrêtée, et même une sorte de manuel. Les *Principes* cartésiens répondaient, eux aussi, à une demande, mais ils avaient été écrits à froid et ne dispensaient aucunement de la lecture du *Discours* ou des *Méditations*. Pour l'*Anti-Dühring*, ce ne fut pas le cas. Il a fallu, toutes affaires cessantes (NB la poursuite du travail théorique), selon le mot de Marx, « se rendre chez Dühring la trique à la main ». Le bâton se changea en boomerang et la connaissance de l'ouvrage se substitua immédiatement à tout autre approche de la théorie et en tint lieu. La conjoncture devenait piège, mais Marx et Engels ne pouvaient se soustraire à sa nécessité, car elle correspondait au besoin proprement pédagogique du mouvement ouvrier, allemand singulièrement. Deux études, tout-à-fait éclairantes, ont été consacrées récemment à cet épisode charnière, dues à Franco-Andreucci, *La diffusione e la volgarizzazione del marxismo*, et à Hans-Josef Steinberg, *Il partito e la formazione dell'ortodossia marxista* (apud *Storia del marxismo*, t. 2). Leur jugement transcrit adéquatement la situation : croyance au « *grosse Kladeradatsch* » (le grand patatrac) et sous-évaluation de la résistance du MPC, fusion du marxisme et du darwinisme, « culture subalterne » qui conjugue expansion et appauvrissement, diffusion et schématisation. Les ouvriers de l'époque n'avaient pas plus lu le *Capital* que les guerilleros de l'Amérique latine d'aujourd'hui, mais ils en connaissaient les arguments et avaient conscience que leur destin en dépendait. Le marxisme devient de la sorte l'objet d'une *construction*.

Kautsky, qui a lu l'*Anti-Dühring* dès 1880, en est proprement « l'inventeur » (kelsen) et le père de l'orthodoxie qui lui sera redevable de l'organisation partidairre, de sa discipline et de sa hiérarchie, de l'élaboration, présente aussi chez un Guesde, à l'origine du parti français, de « catéchismes » doctrinaux jugés indispensables à la formation de la conscience ouvrière. Il n'est pas jusqu'à la fameuse thèse des « deux sciences », bourgeoise et prolétarienne, appelée à connaître, grâce à Jdanov, de beaux jours dans les années cinquante, qui ne lui soit imputable. La leçon demeurera et la lecture d'Engels, comme passage obligé, chaque fois qu'il s'agira de s'interroger, et toujours de façon réactive, sur la nature et les contenus de la « philosophie marxiste » (je renvoie sur ce point et les suivants à mon *Marxisme-Léninisme*, paris, 1983).

5) La querelle du révisionnisme, si elle porte atteinte à la forme de cette première orthodoxie, que l'on peut qualifier de constituante et didactique, ne touche pas à son principe. Il survivra à la Seconde Internationale, et à son « marxisme orthodoxe », dénoncé comme centrisme par Rosa Luxemburg et par Lénine, pour atteindre son apogée avec le stalinisme, véritable orthodoxie constituée et institutionnelle, puisqu'elle se prévaut du succès de la révolution en Russie. Sous le double sceau de l'existence du premier Etat socialiste et de l'Internationale communiste, son porte voix, la nouvelle orthodoxie récupère la précédente et lui confère une absolue rigidité. A la fin des années trente, le processus est accompli. La brochure de Staline, *Matérialisme dialectique et matérialisme historique*, instaure les Tables de la Loi. Le marxisme y est ouvertement déclaré « achevé » et sa doctrine définitive. Ne subsistera plus que le travail indéfiniment recommencé de la glose, de la mise en manuels, à l'énoncé des propositions vraies et des lignes justes dans le domaine de la connaissance, sciences exactes comprises, aussi bien que dans celui de l'action, au premier chef politique. Partant, le règne du *Diamat* est celui-là même d'une cléricature (l'appareil). Son analyse ne diffère en rien de celle qu'avait autrefois exposée un Gottfried Arnold, le principal théoricien du piétisme : « les clercs fabriquent hérétiques et hérésies, qui sont le corollaire obligé de toute institution cléricale liée aux pouvoirs établis » (cf. M. Schaub, *Müntzer contre Luther*, Paris, 1984, p. 17). S'agissant du marxisme, il est clair que nous nous trouvons aux confins d'une contradiction : comment une telle entreprise de scientificité (la critique) en prise sur l'histoire (la conjoncture), autrement dit le « matérialisme historique », a-t-elle pu se commuer, pour ne pas dire se pervertir, en discours de l'universel où ce que nous avons nommé « la fonction philosophique-étatique » évacue, du même mouvement, et la recherche et l'historicité ? Les individus (le « culte de la personnalité »), ni les situations (le « modèle » soviétique) ne règlent rien, et moins encore les interprétations régressives qui cherchent indéfiniment le ver dans le fruit, car la théorie n'est pas seule ici en question, mais bien son affrontement, voulu par Marx, aux contraintes du réel, la lutte de classes et ses (im)prévisibles déviations idéologiques. Le bolchevisme, d'abord une hérésie, ne portait pas le dogmatisme, savoir la nouvelle orthodoxie. Lénine, excellent lecteur de Marx, voit bien que la « théorie de Marx » n'impose aucun « schéma obligatoire pour tous de la philosophie de l'histoire », qu'elle n'est guère plus « que l'explication d'une certaine formation économique et sociale » (O., t. 1, P. 211) ou un ensemble de « principes directeurs généraux » (t. 4, p. 218). Le travail qu'il accomplit sur la situation de la Russie et ses phases successives, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à la mise en place du pouvoir post-révolutionnaire, est de même nature que celui de Marx sur les crises françaises. Il privilégie résolument la *pratique politique* où la conceptualisation se confronte incessamment aux contraintes conjoncturelles. Mais Lénine, à la différence de Marx

et d'Engels, est chef de parti et le premier marxiste fondateur d'Etat, soucieux donc d'assises doctrinales et de pédagogie théorique (*Les trois sources et les trois parties constitutives, Matérialisme et empiriocriticisme,...*). Son rapport, en ce sens, à ses successeurs peut être considéré comme analogue à celui d'Engels aux dirigeants de la Seconde Internationale. D'où le destin du léninisme qui sera, tout à la fois, soumis aux rudes attaques d'un Korsch (*Marxisme et philosophie*) ou d'un Pannekoek (*Lenin als philosoph*), loué pour sa créativité révolutionnaire (« le seul théoricien à la hauteur de Marx », écrit Lukàcs) et objet, de la part de Staline, d'une construction en système clos.

La soumission de la théorie à la politique, qui est la marque de l'orthodoxie, emporte également la sacralisation du modèle soviétique et des directives du III<sup>e</sup> congrès. Elles seront intériorisées et strictement reproduites par les différents PC au pouvoir ou non, notamment dans les circonstances internationales de tension, au lendemain de la seconde guerre mondiale. On se trouve ainsi en présence d'un phénomène d'intégration idéologico-pratique, qui n'est pas loin de donner corps au rêve hégélien de la fusion philosophie-Etat (cf. H. Lefebvre, *Logique formelle et logique dialectique*, Paris, 1982, Préf. 2<sup>e</sup> éd.), les orthodoxies-filles démultipliant le modèle matriciel. De fait, si ce cercle enchanté a eu quelque existence, elle fut de courte durée et bientôt gauchie par une confrontation aux contextes nationaux qui fit voir qu'il ne lui était pas accommodable sans remaniements parfois profonds. Réussir la « fusion », comme disait Lénine, entre l'universalité théoricienne et la spécificité de tel mouvement ouvrier ne pouvait relever de « l'application ». Les particularités historiques des luttes sociales, des traditions culturelles, des représentations, des pesanteurs institutionnelles et idéologiques opposaient leurs résistances à la mise en conformité avec la dogmatique. Déviations, hérésies et hétérodoxies n'ont cessé d'être à l'œuvre sous la proclamation des puretés doctrinales, au point de se manifester au grand jour : schismes yougoslave et chinois, dissidences, « contre-révolutions »... C'est ce *travail du particulier*, produit des contradictions internes aux « situations concrètes », qui a fait surgir de nouvelles figures du marxisme, maoïsme, titisme, castrisme, kim Il-sunisme, etc., permis de cerner quelques grands courants, marxismes(s) occidental, asiatique, africain, sud-américain, etc., et provoqué rectifications et mises à jour, parfois radicales : après la dissolution de l'Internationale et le XX<sup>e</sup> congrès du PCUS, dit de la « déstalinisation », certains PC n'hésitent pas à renoncer au label du marxisme-léninisme, à la dictature du prolétariat ou à l'internationalisme prolétarien. L'écart entre les diverses « voies de passage au socialisme », réelles ou projetées, et le discours de leur légitimation commune n'a cessé de se creuser. La force des nationalismes, si imprévue de Marx, et les conflits de puissances, poussés récemment jusqu'à l'aberration de guerres inter-socialistes, y jouèrent un rôle déterminant. L'orthodoxie n'est plus désormais qu'un manteau, de toutes parts déchiré, qui ne recouvre plus que l'auto-préservation des appareils et les pédagogies officielles y compris en URSS. Les « leçons de l'histoire », juste retour des choses, ses ironies et ses drames, ont eu raison des carcans qui prétendaient les régenter.

Un second phénomène, également engendré par le divorce entre théorie et conjoncture, et concomitant du précédent, est à prendre en considération. Il concerne l'existence opiniâtre, sous les gloses dominantes, de ce qu'il faut bien nommer un marxisme dominé, ou *underground*. Son mémorable destin, pour enfoui qu'il ait été et peu visible largement au-delà de la mouvance communiste, jalonné, d'autre part, de ruses avec les pouvoirs en place, d'anathèmes et même de liquidations physiques, atteste de la continuité d'une libre recherche marxiste. Elle

s'est développée selon deux directions : celle de la connaissance de l'œuvre, dont nous avons vu qu'elle s'était échelonnée sur une longue période ; celle de la productivité conceptuelle. Traiter Marx « comme un savant parmi d'autres », selon le mot d'Althusser, fut une véritable conquête. Il est clair que les entreprises les plus stimulantes et les plus fécondes ont étroitement conjugué les deux préoccupations, dans l'esprit même de Marx, - le va-et-vient réciproque pensée/pratique qui tente d'assumer tous ses effets. Il est hors de question ici de procéder à une recension, et, moins encore, de dresser un palmarès. On laissera le soin au lecteur le moins averti d'évoquer, dans cette exceptionnelle aventure de notre modernité, telle figure qui lui paraîtra exemplaire – un Lukàcs, un Gramsci, un Bloch, ou un Della Volpe, pour ne citer que quelques grands disparus. Ce recouvert découvert qui, singulièrement à la fin de nos années 60, a jeté sur le marché une considérable littérature, n'a pas seulement mis à mal les corpus les mieux bouclés, il a renouvelé, dans tous les domaines, problématiques, hypothèses et voies d'approche et imprégné durablement, au premier chef dans les sciences humaines, nombre d'investigations qui ne se réclamaient pas du marxisme.

Produit de cet ensemble de facteurs, eux-mêmes insérés dans les bruits et les fureurs des luttes sociales et idéologiques, ce qu'il est convenu d'appeler la « crise du marxisme » possède d'abord, qu'on en convienne ou non, cette positivité là des dogmatiques abattues, du travail critico-conjoncturel repris, des audaces heuristiques et des volontés de transformation. Dans l'effort jusqu'aujourd'hui poursuivi, de son auto-ré-évaluation, le marxisme s'est trouvé affronté aux touffeurs de sa propre histoire dont il n'a pas achevé la déconstruction, histoire au demeurant qui ne lui est nullement endogène, comme on le dirait du cartésianisme ou du kantisme, mais celle-là même de notre temps. Il n'en demeure pas moins que le marxisme se voit sommé de faire la preuve de sa créativité intellectuelle et de son efficacité pratique face aux réalités du monde contemporain, qui ont, elles aussi, à être installées, comme le disait Engels, « dans leur droit historique » (L. à P. Lavrov, nov. 1875). On peut être assuré qu'il n'y parviendra ni par un quelconque retour aux sources, ni par une re-fondation théorique, mais par sa capacité à maîtriser un programme dont il a plus que tout autre contribué à identifier les enjeux. Si difficile que cela soit, prenons quelque distance. Derrière l'écran des orthodoxies qui remuent encore, des tabous mal renversés et des révolutions stoppées en cours de route, sont-ils, ces enjeux, au XXe siècle finissant, radicalement différents de ceux qui avaient provoqué Marx et nombre de ses successeurs à leur juste combat ? Rapports de domination et d'exploitation, économiques, sociaux, politiques et culturels, les Veaux d'or sont toujours debout. Ils sont devenus planétaires. « Mais, écrivait Labriola à son ami Croce, lors de la première crise du marxisme, dites-moi un peu en quoi consiste la *nouveauté réelle du monde*, qui a rendu évidente aux yeux de beaucoup les imperfections du marxisme. Ici gît la difficulté. La réalité ne s'appréhende pas avec des raisonnements, elle se perçoit » (8 janv. 1900).

A moins que le communisme ne soit pas « le mouvement réel qui abolit l'état actuel »...

-Voir les ouvrages et articles cités dans le corps de l'étude.-La terminologie employée (de « marxisme » à... »crise ») a fait l'objet d'articles spécifiés, accompagnés de bibliographies, dans G. Labica et G. Bensussan, *Dictionnaire critique du marxisme*, Paris, PUF., 1<sup>re</sup> éd. 1982, 2<sup>e</sup> éd. 1985 ; trad. Al. Berlin, *Das Argument*, 4 vol. parus 1983-1986. –Autres travaux de synthèse : G. D. H. Cole, *A History of socialist thought*, London, McMillan & co Ltd / New York, St Martin's Press, 7 vol. 1<sup>re</sup> éd. 1958, repr. 1961. –J. Droz et al...*Histoire générale du socialisme*, Paris PUF, 4 vol. 1972-1978. – F. Papi et al., *Dizionario Marx-Engels*, Zanichelli, 1983 ; *Storia del marxismo*, Giangiacomo Feltrinelli,

Milano ; trad. Partielle Paris, UGE, 5 vol. parus, 1976-1979. A. Tosel, « Le développement du marxisme en Europe occidentale depuis 1917 » in *Histoire de la philosophie*, Paris, Gallimard, La Pléiade, t. III, 1974. P. Vramicki, *Historija marksizma*, Zagreb, 1961 ; trad. Ital., *Storia del marxismo*, Roma, éd. Riumiti, 2 vol. 1973 ; et al. *Geschichte des marxismus*, frankfurt, Suhrkamp, 2 vol. 1983.

Georges LABICA